*Je me rends compte que toutes les choses que j'ai à te dire
ne sont qu'autant de choses à te faire.*

Statut Facebook, 8 mai 2018

Le silence qui suit est encore indicible.

Statut Facebook, 20 mai 2018

Je n'ai pas bougé ni n'ai vu quiconque de la journée. Un soleil intermittent à ma fenêtre, des arbres agités par pas mal de vent frais, au-delà de la rambarde de mon balcon. Demain dimanche s'annonce pareil, hormis que j'ai l'une ou l'autre course à faire pour assurer mes repas de la semaine à venir. La seule chose qui a conséquemment « bougé », ce sont deux kilos pris en deux semaines à peine — alors que je revois mon hépatologue dès ce mercredi, dans la vision idéal(ist)e duquel je devais en avoir perdu deux autres, sur les six mois qui espaçaient nos deux rendez-vous... Voilà, les trois-quarts de ce qui précède ont été écrits par chat, à une amie qui me demandait comment j'allais, là, il n'y a pas dix minutes. Je me suis contenté d'ajouter des questions d'arbres et de vent, ou d'orner un peu mon propos autour de mon poids un peu excessif, lors de la retranscription sur cette page. Je pourrais continuer ainsi indéfiniment à raconter, de minute en minute, pour ainsi dire, tout ce qui m'arrive. Je ne dis pas que j'en ai l'intention, je dis que j'en ai la capacité. Je viens de finir un livre qui, selon l'appréhension du temps qu'on en a, m'a pris à la fois huit ans et seulement un an et demi à écrire. Il fait cinq cents pages et je l'ai conclu, il y a une semaine, en toute bonne foi, par la fin de cette phrase : « [...] que reste-t-il de mieux à faire, ironiquement, que de m'arrêter d'écrire pour aller, à tout hasard, vivre ma vie ? » Le paradoxe c'est que je n'ai plus eu la possibilité d'écrire, car je n'ai plus de « sujet », mais que j'entends constamment des phrases dans ma tête qui mettent en formes les sentiments qui m'occupent, presque en temps réel. Je pourrais les noter à la suite, mais ça ne composerait pas davantage un « récit » que ça ne mènerait quelque part, littérairement parlant. Dès lors, je m'abstiens, bien que cela envahisse mes pensées, même pendant que je lis autre

chose — comme ce livre très court de Grégoire Bouillier que j'ai lu cet après-midi. Ainsi, je pourrais écrire constamment sans avoir en soi « rien à dire » ni surtout à « raconter », il en a toujours été comme ça dans ma tête. Mon esprit fait de la littérature aussi naturellement qu'il fait des images, avec tout ce qui l'entoure et qu'il regarde, sans discontinuer. Comme s'il produisait indéfiniment un matériau artistique brut, même sans possibilité ou nécessité d'en faire quelque chose ; comme s'il s'agissait du produit inhérent à une analyse perpétuelle qui ne cesse de faire ses comptes rendus « à vide » ; comme un flot de matière dans lequel il n'y a qu'à enfouir la main et resserrer les doigts, pour capter obligatoirement de la substance, qu'importe ce que c'est et ce que j'en ferais. En somme, je n'ai pas besoin de « me mettre à créer », c'est comme si à la limite, tout au contraire, je devais m'indifférer résolument, de temps en temps, que « cela crée » en moi, pour vivre durant les très courts moments où je m'occupe à autre chose. (Comme à faire l'amour, par exemple, mais c'est précisément ce qui est proscrit depuis des mois.) Le fait est que je vis une solitude émotionnelle indéniable et contrainte, ennuyeuse car inactive par obligation, par l'absence d'un objet humain de désir, mais sans vacuité possible et sans silence possible, même dans le calme parfait. Ce « silence inouï » est en quelque sorte *inaccessible* à ma conscience, car trop de mots s'y bousculent perpétuellement, à l'instar d'acouphènes que d'autres personnes développent pour leur malheur. La seule solution pour elles — si elles veulent dormir, par exemple — est de générer un autre bruit qui peut couvrir celui de la fréquence interne qui s'exprime sans cesse et que génère leur cerveau, infiniment à la recherche d'une lésion physique dans leurs oreilles. En moi, il y a toujours une phrase, un mot qui tend à exprimer un *contenu*, une impression ou une pensée, un ressenti ou une réflexion. Dès que je m'en explique, fut-ce pour raconter une idiotie à une amie sur ce que je n'ai pas fait de ma journée, il y a des phrases, du sens et du texte. Si je me contente de penser à ce que je suis en train de vivre, fut-ce un insipide moment de solitude, il y a des phrases, du sens et du texte. Que quelque chose se dise, se raconte ou même se lise, toujours quelque chose dans ma tête fait phrases, sens et texte. C'est comme une appétence qui naît quand une odeur de cuisine arrive aux narines, ou comme l'envie obsessionnelle d'écouter un morceau que l'on aime quand on vient d'en entendre furtivement

deux accords dans l'air. Les mots des autres auteurs mêmes, la façon dont ils sont articulés dans des romans, des poèmes ou même des essais, sont une source de mots en moi, et une source de réflexions qui ne se satisfont pas de rester muettes — toujours, il me faut des mots pour « dire », et, pratiquement jamais pour moi, ils ne sont autres que « littéraires » ou « poétiques ». Même en lisant, je perds régulièrement le fil de ce que j'ai sous les yeux, parce que des idées ou des phrases me viennent en écho à ce que je lis. Non seulement cela surgit du texte (d'une idée, d'une tournure de phrase), mais pour un moment, cela se calque sur le style de l'auteur — un style que je n'ai pas dans mon écriture propre, bien entendu, mais que je ressens alors comme si j'en appréhendais la substance, comme à l'assimiler, ainsi que la phonétique particulière qui fait l'accent d'une langue étrangère. À cet instant, je pourrais presque écrire un texte « à la manière » de cet auteur, quoiqu'en ne trahissant rien des préoccupations qui sont ordinairement les miennes dans ma propre littérature. L'autre occupation mentale, bien qu'elle soit différemment sensuelle de l'intimité sexuelle, qui me permet quelque pose muette dans le cerveau, c'est le cinéma. Les images, en quelque sorte, viennent (un peu) interrompre la production continue de mes mots, pour m'emporter, par les yeux, dans un univers qui m'englobe au-delà de celui dans lequel je vis et pense sans arrêt. En somme, la seule force capable de faire contrepoids à cette pensée infiniment verbale qui m'habite, ce sont les images. Elles semblent se situer à l'exacte place qu'occuperait un état d'hypnose dans la conscience. Les mots seraient l'expression (certes « délirante », sur le plan psychanalytique) d'une pensée absolument aiguë, que seules les images hypnotiques seraient en mesure de détourner de leur flot profus et de temporiser dans leur urgence, au moins pour un court moment. Enfin, mon sommeil est un autre moment d'interruption des mots, par la force des choses, quand l'esprit décroche de la réalité pour s'assoupir au sein du corps et produire cette petite cinématographie de l'intimité, dont il est immanquable que j'émerge des images, par la reprise inexorable de mon soliloque.

Il y a quelques mois, j'ai été renvoyé dans ma vie, expulsé de ce que je pensais en être une partie, et même alors, la plus importante, la plus passionnante et la plus décisive pour la suite de mon existence. Qu'importent les raisons de l'un et les justifications de l'autre, je me suis trouvé rejeté dans ce fleuve dont on dit en Orient qu'il n'est jamais deux fois le même quand on s'y baigne. Et de fait, je vois bien que je le reconnais, mais qu'il n'est clairement pas celui que j'ai quitté avec un bonheur manifeste. Lassé ou pas d'y avoir séjourné trop longtemps, malgré moi, j'y suis à nouveau plongé et l'eau en est désagréablement plus froide. Elle ne me désaltère pas et ne me rafraîchit pas, elle m'enveloppe la peau et le corps tout entier comme elle charrierait un poisson mort, ventre blanc vers le ciel. Ce qui rendait auparavant mon séjour possible et apaisé — quoique pas tout à fait paisible —, c'était ce cynisme. Je pensais l'y retrouver comme une vieille carapace, trop roide et inconfortable, mais probablement utile à m'y planquer comme une tortue, et d'où reprendre ma philosophie de l'amitié sexuelle là où je l'avais laissée, d'où également ne pas trop souffrir de cet étrange exil inversé qui me voit contraint de revenir chez moi plus étranger que je suis volontairement parti. Bien sûr l'amitié féminine seule reste et dès lors compte, elle me permet de jouir, très imparfaitement à l'aune de ce que j'ai perdu, mais du moins ne me laisse-t-elle pas sans perspective ni poésie, à patauger dans ce borborygme du quotidien. Que faire de soi quand on se passionnait sincèrement pour quelqu'un d'autre ? Et comment se passionner encore quand l'émerveillement passe irrémisiblement pour une manie surannée ? De qui être proche quand l'intime d'alors se flatte d'être devenu la plus étrangère de toutes, qui plus est, à la découverte de tant d'autres qui lui sont, même très furtivement,

bien plus intimes que vous ? Ce n'est pas tant d'avoir perdu corps et biens quelqu'un qui s'est, durant un moment, plus sûrement volatilisé que si elle avait été un simple mirage qui pose problème. Cette étrangère-là est simplement ce qu'elle veut être : l'intime de qui la voudra pour telle, *sauf moi-même*. Ma perte est dans le processus entamé dès avant elle et dans l'intérêt à le poursuivre, au plus vite et au mieux. D'autant plus résolument qu'il a été disgracié en plein élan, quoiqu'en ayant déjà produit des constats incontournables et irrémédiables pour moi-même. Je ne récuse pas celui que je suis devenu, ni la bienveillance que j'ai apprise avec une facilité déconcertante, en quittant mon cynisme, comme une armure obsolète, pour connaître véritablement cette femme. Je vois juste que c'est l'aspiration à retrouver cette bienveillance — auprès et à l'endroit de qui que ce soit — qui fait barrage à toute possibilité prochaine d'un retour au cynisme, comme s'il s'agissait simplement de modérer les effets déplaisants d'un fâcheux contretemps. Cette sorte de relativisation totale de ma personne, dont son silence premier comme ses mots actuels font une valeur et une satisfaction, ne me désapprend pas quoi que ce soit à propos de la bienveillance comme telle, ni ne la discrédite en aucune façon. Mon malaise actuel, si profondément inconfortable, ne vient pas de ce que je me serais trompé ou de ce que le processus entamé eût été vicié par avance ou en cours de route, mais de mon *impatience* très frustrante à dûment le poursuivre et à rencontrer quelqu'un qui me fascine assez pour le vivre pleinement et qui sache y goûter avec moi.

À une quotidienneté magnifiée, durant près de trois ans, a soudainement succédé comme un continuum assez nauséeux, depuis, dont aucun des reliefs apparents, aucune des jouissances vécues — du fait de leur extrême inconséquence — n’aura constitué davantage que le plissement de l’eau quand le vent souffle à sa surface. Véritablement, tout n’est que surface en lieu et place d’une grande profondeur et, paradoxalement, la lenteur d’alors constituait un mouvement intense qui est sans commune mesure avec les superficiels frémissements actuels. Ce que je vis ressemble à une étendue plane et désertique (humide comme un étang ou sèche comme du sable, peu importe) dont il serait impossible de traverser la surface, dans laquelle il serait impossible de s’enfoncer au-delà de quelques centimètres, avant d’être renvoyé à la dureté imperméable d’un sol ou d’une pellicule impénétrable. Quand ce couple a fini, c’est comme si toute profondeur des êtres — à commencer par celle qui venait d’arrêter de m’aimer — avait cessé d’être atteignable. Non pas qu’ils aient été plus profonds du temps où nous étions ensemble, mais que nous fussions enfouis nous-mêmes à une telle profondeur de l’autre, que l’hermétisme de tout autre que nous, ne dépassait plus le seuil de notre préoccupation. Les choses étaient comme elles l’avaient toujours été, le monde et ceux qui le peuplent n’avaient pas changé, mais qu’ils fussent imperméables ou insensibles à ce que nous étions ensemble ne relevait plus que de l’anecdote, au mieux risible, au pire juste un peu irritante. La médiocrité et le peu d’ampleur de la plupart des gens, leur incapacité foncière à s’investir dans eux-mêmes comme dans les autres et dans nous-mêmes, ne relevaient plus que du bleu du ciel ou du vert de la chlorophylle — c’était un fait, à la fois incontournable, invariable et absolument anodin. On ne pouvait qu’en faire le constat

renouvelé, à l'exclusion d'escompter y changer quelque chose et certainement de s'en inquiéter. Cette *substance* entre nous, nous dispensait d'une part de cynisme qu'il faut pour vivre, au profit d'une distance aux choses qui fût substantielle à l'hédonisme.